

SERMON XXXV.

P S E A U M E C V I I .

VERS. 17. 18. 19. 20. 21. 22.

17. Les fous, qui sont affligés a cause du train de leur transgression, & a cause de leurs iniquités.
18. Tellement que leur ame a en barreau toute viande, & ils touchent aux portes de la mort.
19. Adonc ils ont crié vers l'Eternel en leur détresse, & il les a delivrés de leurs angoisses.
20. Il envoie sa parole, & les guerit, & les delivre de leurs tombeaux.
21. Qu'ils celebrent envers l'Eternel sa gratuité, & ses merveilles envers les fils des hommes.
22. Et qu'ils s'acrisent sacrifices d'action de graces, & qu'ils racontent ses œuvres en menant joye.

Prononcé le Vendredy 10. d'Aoust 1646.
a Charenton.



Hers Freres ; Ce que l'Apôtre S^t. Paul disoit autresfois aux Lycaoniens, que Dieu ne s'est point laissé sans tesmoignage dans le genre humain, est d'une grande estendue. Car d'un côté ceux a qui Dieu rend ce tesmoignage de foy mesme,

A.B.

14. 17.

mesme, sont universellement tous les hommes du monde, en quelque temps & en quelque lieu qu'ils vivent, n'y ayant jamais eu, ni siecle ny climat, où ce souverain Seigneur n'ait donné quelques enseignement de sa divinité, & où il n'ait allumé des lumieres capables de conduire les hommes a sa connoissance & a son service, s'ils les eussent suivies, jusques là que les Natiōs les plus aveugles, & les plus barbares, & que sa providence sembloit avoir abandonnées, les laissant cheminer en leurs voyes, n'ont pourtant point esté destitués de ce secours. Et de l'autre part ce tesmoignage que Dieu nous rend de foy mesme, comprend generalement toutes les parties, rencontres, & accidens de notre vie, & en un mot tous les biens & tous les maux qui nous arrivent. Car & les uns & les autres viennent de Dieu & sont dispensés par la loy d'une si-excellente sagesse que si le peché n'avoit endurci nos cœurs nous y reconnoistrions aisement sa main & sa puissance & sa bonté. Pour les biens l'Apōtre nous en avertit expressément, quand il allegue pour un exemple du tesmoignage, sans lequel Dieu ne s'est jamais laissé entre nous, *les pluyes, & les saisons, fertiles Ibid. qu'il nous donne du ciel, & les viandes, & la joye dont il remplit nos cœurs.* Et quant aux maux, il est evident que ce sont des avertissemens de nos pechés, qui nous appellent a reconnoistre sa justice, & nous convient a repentance. C'est

la doctrine que nous propose le Profete dans ce divin Pseaume que nous chantons, où il nous découvre ce mystere, & nous montre la providence de Dieu qui se melle bien avant dans toutes les affaires des hommes ; les conduisant & gouvernant avec un soin paternel pour sa gloire, & pour leur bien. Et n'ignorans pas combien est grande nostre stupidité en cet endroit, il nous crie, & nous reveille, & nous conjure d'ouvrir nos yeux & nos sens pour remarquer ces merveilles de Dieu, & luy en rendre la reconnoissance qui luy en est due. Il nous presente cinq ou six exemples de cette charitable & vraiment divine dispensation de Dieu, comme autant d'illustres tableaux, où se voit clairement sa bonté envers les hommes, peints s'il faut ainsi dire en de tres-vives & tres eclatantes couleurs. Celuy qui nous est écheu, & que nous avons a considerer en cette action est le troisieme ; où le Psalmiste nous met devant les yeux la conduite du Seigneur envers les malades ; sujet d'autant plus digne de nôtre attention, que l'accident, auquel il se rapporte, est plus commun & plus ordinaire, se treuvant tres peu de personnes, a qui il n'arrive quelques fois d'estre malades. Écoutez donc Freres bien aimés, ce que le S^t. homme de Dieu nous apprend des causes, & des symptomes de nos maladies ; & des remedes qu'il y faut apporter, & des moyens qu'il faut tenir pour n'y plus
retom-

retomber à l'avenir; & autant que vous est chere cette fanté, dont vous faites tant d'etat, & qui est en effet le premier, & principal bien de vôtre vie, embrassés & pratiqués soigneusement les enseignemens de ce Profete. Ce n'est pas des livres, ou de la bouche d'un Galien, ou d'un Hippocrate, qu'il les a tirés, qui quelque sages & scavans qu'ils fussent estoient hommes apres tout, sujets à l'erreur, & à l'ignorance; Il les a puisés de l'oracle de Dieu, & les a appris de son Esprit; qui ne peut ny tromper, ny estre trompé, & donc la sapsience est inepuisable, & la sçience infallible & la bonté souveraine. Pour vôtre commodité nous considerons par ordre l'une apres l'autre s'il plaist au Seigneur les trois parties de ce tableau du Profete, qui contiennent chacune deux versets. En la premiere il nous represente le triste & pitoyable état des malades, en la seconde leur soulagement & leur guerison & en la troisieme il les exhorte à la reconnoissance qu'ils doivent au souverain medecin, qui les a gueris. La premiere est contenüe en ces mots, *Les fous, qui sont affligés à cause du train de leur transgression, & à cause de leurs iniquités, tellement que leur ame abhorre toute viande, & ils touchent aux portes de la mort.* Que l'affliction de ces gens dont il parle, soit particulierement celle de quelque griefue maladie, & non aucune autre, il est evident par ce qu'il ajoutera cy apres, que Dieu les guerit.

guerit. Car la guerison se rapporte à la maladie, & s'il eust entendu quelque autre sorte d'affliction, il eust dit que Dieu *les delivre*, & non qu'il *les guerit*. En la description de cette affliction, il touche premierement la qualité de ceux qui souffrent, qu'il appelle fous; secondement la cause de leur souffrance, *la transgression & l'iniquité*, & la grandeur du mal mesme, *tel qu'il leur fait abhorrer toute viande*, & les conduit *jusques aux portes de la mort*. J'avouë que la plus part des maladies dont nous sommes travaillés, ont leurs causes prochaines dans la *nature*; les unes plus evidentes, & les autres moins. Et c'est en cette recherche, que s'occupent les medecins, qui nous apprennent que les unes procedent ou de la plenitude, ou de l'intemperance des humeurs, & en remarquent aussi diligemment les occasions, & les causes exterieures, le froid, le chaud, le travail, les passions, & autres semblables. Mais comme toute personne bien sensée demeure d'accord de cette verité; aussi faut il cōfesser ce que l'Escriture & la droite raison nous enseigne, que Dieu qui est la souveraine cause, preside sur cette partie de la nature, aussi bien que sur les autres; gouvernant tellement la rencontre & l'action des causes prochaines & particulieres, qu'il n'y arrive rien que par son ordre. Car s'il a soin des moindres oiseaux, comme des passereaux si bien qu'il n'en tombe pas un sur la terre sans sa disposition,

position, comme nous l'apprend expressement
 nôtre Seigneur Jesus Christ; combien plus de-
 vons nous croire qu'il prend garde aux hom-
 mes, qui valent beaucoup, & incomparable-
 ment mieux, que les passereaux? Et si comme
 dit le mesme, les cheveux de nôtre teste sont
 contés, & ne s'en perd aucun, que par l'ordre
 du pere celeste; combien plus sa divine provi-
 dence s'étend elle sur des accidens, tels que
 sont les maladies, qui regardent le fonds mes-
 me de nôtre vie? Il faut donc tenir pour une
 certaine & indubitable verité contre la fureur
 & l'impieté des athées & des Epicuriens, que
 ce n'est ni par le hasard, ny par la simple dispo-
 sition des choses interieures ou exterieures de
 la nature, que les maladies arrivent aux hom-
 mes, mais par la volonté & par le mandement
 de Dieu, qui les envoie comme bon luy sem-
 ble, ployant en suite de son ordonnance toutes
 les causes inferieures a l'effet qu'il a arresté, au-
 tant & jusques où il la ordonné. Les pauvres
 Payens nonobstant les tenebres de leur igno-
 rance, nont pas laissé de le reconnoistre; com-
 me nous l'apprenons par les livres qui nous res-
 tent de leurs Poëtes & Historiens, où nous
 voyons, qu'ils attribuoient les maladies, soit
 publiques & epidéniques, comme les pestes,
 & autres semblables, soit les particulieres de
 chaque personne, a la volonté, de la divinité.
 Et a la verité quiconque prendra la pene de
 con-

Matth.
10. 29.

La mes-
me vers

30. &
Luc. 21.
vers : 8.

considerer exactement tout ce sujet y remarquera les traces de la providence divine non moins expresse, qu'ailleurs; & dira de toutes les maladies, qui arrivent aux hommes, ce que le Prince des medecins, forcé par l'evidence de la verité, a confessé de quelques unes, qu'il y a en elles quelque chose de divin. Mais n'étant ni nécessaire, ni a propos de m'étendre d'avantage sur cette matiere, je me contente de presupposer ce que l'Euangile nous enseigne, & que tous les Chrétiens confessent, assavoir que nul homme ne tombe malade, que par l'ordre & la dispensation de Dieu Createur & conservateur de toutes choses; & je dis en second lieu, qu'encore qu'il soit difficile, ou pour mieux parler, impossible de sçavoir précisément les fins & les desseins de cette souveraine providence en chacune de ses dispositions, nous pouvons neantmoins affirmer sans temerité, qu'elle afflige la plus part des malades pour leurs pechés, a fin de les amener par ces châtimens a une vraye repentance. Car l'Écriture nous l'enseigne en divers lieux. Il est vray qu'elle ne vous cele pas, que Dieu quelque fois envoie les maladies pour d'autres raisons; comme quand elle dit de l'aveugle guéri par le Seigneur Jesus, que ce n'étoit ni pour ses pechés, ni pour ceux de son pere ou de sa mere, qu'il étoit nay aveugle, mais a fin que les œuvres de Dieu fussent manifestées en luy; & quand

Jean
9. 3.

quand elle nous represente que Job fut affligé, & en ses biens & en son corps, non pour les pechés, mais afin que sa pieté fust justifiée par cette épreuve; ce qui arrive aussi quelque fois aux autres fideles, selon ce que dit S^t. Pierre qu'ils *sont contristés en diverses tentations, afin que l'é-* ^{1 Pier.}
preuve de leur foy leur tourne a louange, honneur, ^{1.6.7.}
& gloire, quand Iesus Christ sera revelé, & cette
 fin des maladies n'a lieu que pour les vrais fideles. Hors ces deux cas, toutes les autres maladies sont envoyées aux hommes pour leurs pechés, afin de leur en faire sentir l'horreur, & les amener a repentance. C'est ce que signifie Elihu, quand il dit dans le livre de Job, que l'homme, *est chastié par douleurs sur son lit, &* ^{Job 33}
atteint jusques aux plus fortes de ses os. Et c'est ce- ^{19.}
 la mesme qu'entend le Psalmiste ailleurs, lors que parlant a Dieu, *si tost (luy dit-il) que tu* ^{Ps. 39.}
chasties quelcun le redarguant de son iniquité, tu ^{12.}
consumes son excellence, comme la tigne. C'est l'effet des maladies dont Dieu visite le pecheur, qui le rongent sourdement, & l'épuisent en peu de temps de toute force & vigueur. C'est cela mesme, que nous montre le Seigneur, quand pour guerir le paralytique, il luy dit; *Ayez bon* ^{Matth.}
courage mon fils tes pechés te sont remis; signe evi- ^{9.2.}
 dent que cette paralysie luy avoit esté envoyée pour les pechés. D'où vient encore ce qu'il dit a cet autre malade, qu'il avoit gueri près du lavoir de Betesda, *Voicy tu as esté rendu sain. Ne* ^{Jean}
peché ^{5. 14.}

peche plus deormais , que pis ne t'a vienne. Et S^t. Paul avertit les Corinthiens en general , que c'étoit pour la faute que l'on commettoit en leur Eglise en mangeant la Cene du Seigneur irrespectueusement , & indignement , que plusieurs estoyent foibles & malades entr'eux. L'auteur du livre intitulé *l'Ecclesiastique* , ayant puisé cette doctrine dans les Ecritures de Dieu. l'exprime elegamment en ces mots , *Celuy* (dit-il) *qui aura peché contre son createur , tombera entre les mains du medecin* ; c'est a dire qu'il sera malade. C'est donc de cette sorte de maladies envoyées de Dieu aux hommes a cause de leurs pechés, que le Psalmiste prend l'exemple, qu'il nous propose en ce lieu, comme celles qui sont les plus convenables au dessein, qu'il a de nous représenter la grande & admirable bonté du Seigneur. Car quant a ceux, qu'il afflige simplement pour les éprouver, ce n'est pas merveilles, si étants fideles, & gens de bien, il les delivre de leurs maux. Mais sa misericorde paroist magnifiquement, en ce qu'il assiste & guerit ceux là mesme, qui sont malades pour leurs pechés, & encore pour de grands pechés, comme ceux dont il parle en celieu, *la transgression & l'iniquité*. Car ces mots signifient non quelque petite & legere faute de la nature de celles, qui nous échappent tous les jours par infirmité; mais des griefs & horribles pechés, commis contre la majesté de Dieu, & contre la justice des

1 Cor.
11. 30.

Ecclef.
38. 15. &

des hommes. Car le premier de ces mots que nous avons traduit *transgression*, est proprement une rebellion contre Dieu, quand on secoue le joug de la loy, & que l'on se revolte de son obeissance. Et l'autre que nous avons tourné *iniquité*, comprend les méchancetés, qui violent la vie, les biens, ou l'honneur de nos prochains. D'où il paroist que ceux dont il nous propose icy la maladie, étoient coupables de crimes enormes, contre Dieu, & contre les hommes. Encore faut il remarquer, qu'ils n'y étoient pas tombés une fois, ou deux seulement, mais qu'ils en avoient fait mestier, que toute leur vie en avoit esté pleine; ce que le Psalmiste nous donne a entendre, quand il dit qu'ils sont affligés non simplement par leur *transgression*, mais *pour le train de leur transgression*; signifiant par là, que le train & l'ordinaire de leur vie estoit de violer la loy de Dieu. C'est là mesme encore qu'il faut rapporter le nom qu'il leur donne d'entrée les appellans fous; voulant dire que c'étoient des estravagans, qui se laissoient follement emporter a leurs convoitises, sans discretion ni jugement, n'ayans aucun égard ni a la raison, n'y a la droiture, ni a la crainte de Dieu, qui est la vraie sagesse de l'homme. Mais comme le Profete nous represente leurs offenses contre Dieu tres grandes; aussi nous d'écrit il leur maladie, comme extreme, & desesperée ajoûtant dans le

verſet ſuivant, que leur ame abhorre toute viande, & qu'ils touchent aux portes de la mort. C'eſt deſ-jà un mauvais ſigne, quand le malade ayant ſes forces entierement abbatuës a non ſeulement perdu tout appetit des alimens neceſſaires au ſoutient de noſtre vie, mais les a meſme en horreur, & ne les peut ſouffrir; bien loin de les deſirer; & Job dans le lieu, que nous en avons allegué cy devant, remarque auſſi le meſme accident en ſon malade, diſant, que ſa vie luy fait avoir en horreur le pain, & ſon ame la viande deſirable. Mais ce qu'ajoute le Pſalmiſte encherit encore par deſſus cela, qu'ils touchent aux portes de la mort. Car ce degouſt extreme, qui fait abhorrer les viandes les plus delicates, arrive quelquefois en des maladies, qui ne ſont pourtant pas mortelles. Mais le Profete nous montre, que celle cy eſtoit ſans eſperance de reſſource, en diſant que le malade touchoit aux portes de la mort; comme ſi nous diſions en noſtre commun langage, qu'il avoit deſ-jà un pied dans la ſoſſe; & c'eſt ainſi que Job s'en exprime dans le meſme ſujet, ſon ame (dit-il) approche de la ſoſſe, ſa vie des choſes, qui ſont mourir; où vous voyés qu'il nomme ſimplement la ſoſſe, ce que le Profete appelle icy, les portes de la mort; ſelon le ſtile de l'Ecriture, qui attribue fort ſouvent des portes a la mort, & ce qui revient tout a un, au ſepulcre, ou a l'enſer. (Car comme vous ſçavez, le mot d'enſer dans l'Ecriture ſe prend pref-

Job
33.20.

Job
33.22.

presque toujours pour le sepulcre) Tu m'en Ps. 9.
 leves (dit le Profete ailleurs parlant a Dieu) hors 14.
 des portes de la mort; & Job, les portes de la mort Job -
 (dit il) se sont elles decouvertes a toy? as tu veu les 38.17.
 portes d'ombre de mort? & Ezechias en son can- Ezech.
 tique, l'avois dit, je m'en iray aux portes du se- 38.10.
 pulcre. Ces portes de la mort, signifient la force
 qu'elle a de retenir ceux, qui sont une fois tre-
 passés, comme s'ils étoient enfermés sons la
 clef, les empechant de sortir & de retourner en
 vie; & leur opposant, comme une porte epaisse
 & forte, qu'il ny a nul moyen de fausser; telles
 que sont les portes des prisons. D'où vient que
 nôtre Seigneur pour exprimer, que son Eglise
 ressuscitera quelque jour en une vie glorieuse,
 sans que la mort soit capable de la retenir, dit
 en se servant de cette faison de parler, que les Matth.
 portes de l'enfer (c'est adire du sepulcre, ou de la 16. 18.
 mort) ne prevaudront point, ou n'auront point de
 force contr'elle. Icy donc le Prophete pour signi-
 fier, que ceux dont il parle; étoient a l'extre-
 mité & sur le point de mourir, dit qu'ils tou-
 choient aux portes de la mort, c'est a dire qu'ils
 estoient prests d'y entrer; comme si vous di-
 siés d'un homme qui auroit été sur le point d'e-
 stre emprisonné, qu'il touchoit des-ja aux portes
 de la prison. Voila Fideles, quels sont ceux que
 nous represente icy le Profete; des grands pe-
 cheurs, coupables de mille & mille fautes enor-
 mes contre Dieu, & les hommes, qui apres

avoir follement abusé de leur santé a offenser leur Createur & leurs prochains, tombent en fin pour chastiment de leurs vices en des maladies mortelles, qui abbatant toutes les forces de leur nature, les reduisent a telle extremité, que tout secours humain leur étant inutile, il n'y a plus d'apparence, qu'ils en puissent réchapper. Mais ô inestimable vertu de la bonté & de la puissance divine. S'ils viennent a se reconnoistre dans ce miserable état, & a implorer le secours de Dieu du fonds de leur cœur & de leur angoisse, ce souverain Seigneur leur tend incontinant la main, sans que n'y l'horreur de leurs crimes passés puisse retenir le mouvement de sa misericorde envers eux, n'y l'extremité de leur mal empescher, qu'il ne les releve. Et c'est ce qui nous est depeint dans la seconde partie du tableau du Profete, *Ils ont crié (dit-il) vers l'Eternel en leur détresse, & il les a delivrés de leur angoisse. Il envoie sa parole, & les guerit, & les delivre de leurs tombeaux.* Si la misere de l'homme, c'est a dire son peché & son affliction, nous a esté vivement montrée en la premiere partie; la bonté & la puissance de Dieu reluit magnifiquement en cette seconde. C'est bien a la verité une grande faute a nous de ne penser a Dieu, qu'a toute extremité, & de ne crier a luy, qu'en *nostre détresse*, c'est a dire de ne songer a luy, que lors que le secours de la nature, & des hommes vient a nous manquer;

au

au lieu qu'il faudroit l'avoir tousiours devant les yeux, & nous convertir tout entiers a luy des les premiers momens de nôtre affliction ; mais neantmoins il est si bon , qu'encore ne mesprise-t-il point ce devoir, quelque tard que nous nous en acquitions. Que dis-je, qu'il ne le mesprise point ? Il là tres agreable, & reçoit nos cris, & nos pleurs avec un visage propice, a quelque heure que nous les presentions ; par ce qu'il est infiniment benin, & aime tendrement les hommes, & ne veut point leur mort, mais qu'ils se convertissent, & qu'ils vivent. Ces malades dont le Profete parle en ce lieu, n'ont pas si tost crié a luy en l'extremité de leur détresse, *qu'il les delivre de leur angoisse*. Ce que ny la nature, ni l'art, & l'industrie des medecins, n'avoit peu faire en plusieurs jours, ce grand & souverain Medecin le fait en un moment. Et l'effet, & la maniere de son operation est notable ; *Il envoie la parole* (dit le Profete) *& les guerit, & les delivre de leurs tombeaux*. Il releve encore la vertu de la puissance de Dieu par la grandeur du mal, dont il les delivre, les nomment non simplement leur *maladie*, mais leur *tombeau* ; pour dire que ce n'est pas une guerison, mais une resurrection ; qu'il les tire, non du lit, mais de la fosse ; parce que sans le secours de sa divine bonté, c'étoit fait d'eux, & il n'y avoit rien qui fust capable de les garentir du sepulcre. Job exprime aussi ce benefice de

Job 23. 28. 24. 25. Dieu en la mesme sorte, disant *qu'il garentit l'a-*
me du malade, qu'elle ne passe par la fosse; & dere-
chef, que quelque consumee que fust sa chair, &
quelque brisés que fussent ses os, il retourne aux jours
de sa jeunesse, & que sa chair devient plus delicate
qu'en enfance. Mais comment est ce que le Sei-
 gneur fait une cure si admirable? Certainement
 les hommes, comme vous sçavés, mesmes les
 plus habiles & les plus heureux en la medecine,
 pour guerir les moindres de nos maux remuent
 toute la Nature. Ils employent je ne sçay com-
 bien de simples, qu'il a fallu eyeillir dans les de-
 ferts & dans les montagnes, & encore les plus
 éloignées; cet mendiant la plus part des se-
 cours, qu'il nous donne, aux Indes & en la
 Tartanie, & dans les isles de la mer rouge; Ils
 fovillent mesme dans les entrailles de la terre,
 y allant chercher divers mineraux, dont ils se
 servent. Et apres nous avoir bien tourmenté le
 corps avec le fer & le feu des Chirurgiens, les
 drogues, & les ameres, potions des apotiquai-
 res; & avoir fait tous leurs plus grands efforts,
 encore est ce beaucoup, si avecque tant de pre-
 paratifs, & avec une action si laborieuse, ils vien-
 nent a bout de leur dessein. Et en general c'est
 ainsi qu'agissent les hommes. Avec beaucoup,
 ils ne font le plus souvent, que peu, ou rien.
 Dieu tout au contraire sans se travailler, sans
 s'efforcer, sans se remuer avecque le seul, &
 simple commandement de sa volonté, fait les
 choses

choses les plus grandes & les plus difficiles, & avec un seul mot guerit les hommes les plus desesperement malades, & releve les morts mesmes de leurs tombeaux. C'est ce que le Psalmiste signifie icy excellemment. *Il envoie* (dit il) ^{Pf. 147.} *sa parole, & les guerit.* ^{15. 18.} Il employe encore ailleurs ces mesmes mots dans la description des autres œuvres de Dieu en la nature, *Il envoie* (dit il) *sa parole parmy la terre, sa parole court tres bastivement.* Et un peu apres parlant des glaces, & des gelées de l'hyver; *Dieu* (dit il) *envoie sa parole, & les fait fondre.* C'est une tres belle & tres elegante similitude, tirée de ce que les grands Roys & Monarques de la terre, qui ont accoustumé de depecher leve gens, soit pour secourir leurs sujets, soit pour chastier leurs ennemis, ou pour executer leurs autres volontés. Dieu pour faire ce qu'il veut, n'a qu'a envoyer sa parole seulement; a dire simplement le mot, & il est aussi tost obey; ^{Pf. 33.} *Il a dit, & ce qu'il a dit a eu son estre; il a commandé & la chose a comparu;* comme chante nôtre Profete dans un autre lieu. Sa parole sert autant & infiniment plus toute seule; que la grande & innombrable multitude des serviteurs, Capitaines, & Soldats des grands Roys. Sa parole est son officier, son ambassadeur, & son armée. Elle a la vertu necessaire pour faire tout ce qu'il commande. C'est ce qu'entendoit fort bien ce Centenier de l'Euangile, qui voyant que le

Matth.
8. 8.

Seigneur Jesus vouloit prendre la pené d'aller
 ches luy pour guerir son serviteur, Seigneur
 (luy dit il) *je ne suis pas digne, que tu entres sou*
mon toit; mais dis seulement la parole, & mon gar
son sera gueri. L'auteur du livre de la sapience se
 fert de cette mesme forme de langage pour re-
 presenter la miraculeuse guerison des playes
 des Israëlités dans le desert; *Ce n'a été* (dit il)

Sap.
16. 12.

ni herbe, n'y emplastre, qui les a gueris, mais la pa
rolé du Seigneur, qui donne santé a toutes choses.
 Ainsi avons nous veu Mes Freres ces pecheurs,
 que nous represente icy le Profete, & reduits
 au tombeau par l'extremité de leur maladie, &
 gueris soudainement par la bonté & par la puis-
 sante parole du Seigneur. Considerons mainte-
 nant la leçon, que leur fait ce grand Ministre de
 Dieu, & les devoirs de recōnoissance qu'il leur
 prescrit dans la derniere partie de nostre texte,
Qu'ils celebrent (dit il) *envers l'Eternel sa gratuité,*
& ses merveilles envers les fils des hommes, & qu'ils
sacrifient sacrifice d'actions de grace, & qu'ils ra
content ses œuvres en menant joye. Ce devoir a
 deux parties; l'une regarde le Seigneur direc-
 tement, & l'autre les hommes. Quant au Sei-
 gneur il veut qu'ils le glorifient en celebrant sa bon-
 té, & qu'ils luy sacrifient des sacrifices d'actions
 de graces; c'est a dire qu'en reconnoissant, que
 c'est par sa bonté, & puissance, qu'ils ont esté
 gueris de leur maladie mortelle, ils l'en remer-
 cient, & l'en louent, & s'addonnent de tout leur

cœur

cœur a le craindre, & a le servir. Mais parce qu'alors le *service de Dieu*, (comme vous sçavez) consistoit aussi en sacrifices, que les hommes luy presentoient, soit pour l'expiation de leurs pechés, soit pour le remerciement des biens qu'ils en avoient receus, dont les premiers s'appelloient sacrifices de propitiation, & les seconds de *prosperité*, ou d'*action de graces*, comme nous l'apprenons des livres de Moïse; de là vient, qu'il fait icy expressement mention de ces derniers; comprenant sous leur nom toutes les autres parties du service divin. Quant aux prochains, le Psalmiste veut que nous leur fassions part des biens, que nous avons receus de Dieu, en leur racontant ses œuvres, & les merveilles de sa bonté envers nous; pour les exciter par ce moyen, a le benir, & servir, & a mettre toute leur confiance en luy. Car la communion de nature, que nous avons avecque les hommes, nous obligeant selon la volonté du Createur, a les edifier autant, qu'il nous est possible, il est evident que ceux qui ont reçu quelque delivrance de sa main, manquent grandement a leur devoir, s'ils ne font part a leurs prochains d'une chose, si propre a les porter a aimer, glorifier, & servir le Seigneur, en quoy consiste leur bonheur. Mais le Profete les avertit encore de s'acquiter de ce devoir *avecque joye*. Car comme le Seigneur aime celuy, qui donne gayement; aussi veut il que nous ressentions, &

publions ſes benefices avecque joye. Voila Freres bien aimés, ce que nous avons a vous dire ſur ce tableau du Profete, qui ſuffit a mon amis pour en bien entendre le ſens, qui de ſoy n'eſt pas fort difficile, comme vous voyés. Le principal eſt, que nous remarquons, & rapports a nôtre uſage tant de belles & ſalutaires inſtructions, qu'il nous y donne; Et pour vous guider dans une meditation ſi neceſſaire, nous repaſſerons brievement la veuë ſur ces trois parties, que nous y avons diſtinguées, & vous marquerons au doit ce que chacune nous preſente d'enseignemens, ſoit pour nôtre edification, ſoit pour nôtre conſolation. D'entrée eſt notable la qualité que le Profete donne aux pecheurs, les appellant fous. Et ce n'eſt pas icy ſeulement, mais par tout ailleurs en l'Ecriture, que l'Esprit de Dieu les traite de la ſorte.

Pſ. 14. 1. Le Pſalmiſte en un autre endroit appelle *inſenſé*, l'impie qui ne croit point en Dieu; & ailleurs encore il nomme *folie* ſon propre peché, par lequ'el il avoit attiré une grieve maladie ſur luy, *Mes meurtriſſeures* (dit il) *ſont pourries, & s'en vont par pieces a cauſe de ma folie.* C'eſt le ſtile de la ſapience celeſte, dans le livre des Proverbes, *Sots* (dit elle aux pecheurs) *juſques a quand aimerés vous la ſottiſe, & les fous auront en haine la ſcience?* Et vous ſçaves le langage que Dieu tient a ce riche mondain, qui penſoit avoir ſi bien pourveu a ſes affaires, *Inſenſé* (luy dit-il)

Pſ. 14.

1.

Pſ. 38.

6.

Prov.

1. 22.

Inc.

12. 20.

en cette mesme nuit on te redemandera ton ame, & les choses que tu as apprestées, a qui seront elles? Et le Seigneur qualifie par tout les Farisiens aveugles, c'est a dire gens sans entendement & sans jugement, quoy qu'ils fussent estimés dans le monde les plus habiles hommes du siecle. C'est la pecheurs, le jugement que le souverain fait de toute vôtre pretendue prudence; comme en effet, si l'amour du vice ne vous avoit perclus les sens, il vous seroit aisé de reconnoistre, que c'est une extreme folie a vous de preferer la terre au ciel, la convoitise de la chair aux desirs de l'esprit, la passion a la raison, & les courtes, & fieureuses delices du monde au salut eternel de Jesus Christ. Mais si les charmes de la chair empeschent les mondains de penser a cette verité, faisons en au moins nôtre profit. Freres bien aimés, & renonceons deormais au vice, puis qu'aufonds c'est une folie, & une extravagance, & nous addonnons a la crainte de Dieu, qui est la seule vraye sagesse. Et que cette consideration addoucisse encore nos cœurs vers les mechans. Si nous avons horreur de leurs vices, ne haïssons pourtant pas leurs personnes; Regardons les plustost en pitié, comme des gens, qui ne sont pas en leur bon sens; supportans leurs excés, & les offenses qu'ils nous font avecque patience; comme des effets de leur maladie plûstost, que de leur volonté. Mais ce que nous avons principalement

ment a remarquer en cette premiere partie, c'est que les maladies, & les afflictions, & les penes, qui les accompagnent, arrivent aux hommes a cause de leurs pechés. En quoy la bonté & la sageffe de Dieu paroist admirable, en ce qu'au lieu d'écraser les pecheurs, & de les abîmer dans la mort eternelle, qui est le vray & juste gage du peché; il les chastie de ces fleaux temporels pour les advertir de leur devoir, & les retirer de leur erreur. Car ce n'est pas des fideles seulement que le Profete parle en celieu, mais de tous les hommes en general; desorte qu'a vray dire ces maladies, qu'il leur envoie icy bas, ne sont pas tant des supplices, & des penes de leurs fautes, que des correctifs, & des medicamens, acres & piquans, qu'il leur dispense pour leur bien. Mais il ne faut pas oublier ce que le Psalmiste dit, qu'ils sont affligés pour *leur transgressions & iniquités*, ou comme nous l'avons expliqué cy devant, pour des grieves & enormes offenses. Car cela nous montre d'un côté la grande benignité de Dieu, qui ne prend la verge, que quand nôtre insolence vient a l'extremité. Pour les autres pechés plus legers, qui viennent d'infirmité, plutôt que de malice, & de surprise plutôt que d'un dessein de rebellion, il les tolere en grande douceur, se contentant de nous convier a repentance par les richesses de sa benignité, & de sa patience, & de sa longue
attente,

attente, comme dit S^t. Paul, comme un sage *Rom.*
 medecin, qui gouverne doucement son mala-^{2. 4.}
 de, tandis que le mal est leger, & ne vient au
 fer & au feu, & aux purgatifs violents, que
 lors que le mal est grand & dangereux. Mais de
 l'autre part cela instruit les malades, & les affli-
 gés, a ne point perdre courage, quelque griefs,
 & noirs, que soyent les pechés, dont ils se s'en-
 tent coupables; faisans état, que Dieu ne lais-
 sera pas de les exaucer selon sa grande, & infinie
 clemence, des qu'ils se convertiront a luy de
 tout leur cœur. Vous voyés encore icy deux
 effets des grandes maladies; L'une est, qu'elles
 font abhorrer les viandes. *Quy a-t-il de plus*
juste, que de priver de la jouissance des biens
de Dieu celuy, qui en avoit abusé par ingrati-
de? Et d'icy pour vous le dire en passant, vous
pouvés juger combien mal ceux là font leurs
contes, qui pensent avoir bien pourveu a la
seurté & conservation de leur vie, sous ombre
qu'ils ont fait un grand amas des choses neces-
saïres a la soutenir. Pauvres gens! de quoy
vous servira toute cette abondance, si une ma-
ladie, ou quelque autre accident semblable
(comme cela arrive tous les jours) vous ôte le
moyen d'en jouir, & vous contraint de mourir
au milieu de vos biens sans y pouvoir toucher;
comme ces misérables, que les fables represen-
tent dans l'eau sans pouvoir boire? L'autre effet
de la maladie est qu'elle conduit les hommes
 aux

aux *portes de la mort* , d'où nulle force humaine, ni naturelle ne nous fauroit delivrer. Il ny a que Dieu seul qui le puisse. Que la crainte ô Fideles, & la charité du prochain soit donc vôtre premiere provision pour la santé, & la seureté de vôtre vie. Fuyés comme pestes mortelles, la transgression, & l'iniquité qui attirent les fleaux de Dieu sur les hommes. Si vous avés horreur des maladies & des feux secrets, dont elles brulent nos corps, & des ravages qu'elles y font; donnés vous garde du vice, qui les cause. Et quand vous sentirés ces fleches de Dieu dans vostre chair, & dans vos os, que ce soit là vôtre premiere pensée que c'est pour vôtre transgression, que vous estés affligé. Descendés en vôtre conscience, examinés toutes les actions de vôtre vie, reconnoissés, & pleurés vos fautes sous les yeux de Dieu; Ne vous flattés point; retranchés & arrachés de vos entrailles avecque le glaive d'une vive repentance tout le mal que vous y trouverés jusques a sa racine. O heureuses maladies, si elles produisent un si salutaire effet en vous! Et certes l'experience nous apprend, que souvent elles n'y ont pas peu servir. C'est la premiere chose, qui se presente dans la 2^e. partie de ce texte; où vous voyés ces pauvres affligés, *crier vers l'Eternel en leur detresse*. Avant cela ils n'avoient pas pensé en luy; & se laissans aller a la vanité de leurs convoitises, ils ne tenoient conte n'y d'invoquer son

son nom, n'y d'obeir a ses commandemens. Ce chatiment les reveille, & guerissant l'extravagance de leur esprit leur fait tourner le cœur, & les yeux, & la bouche vers le Seigneur. C'est ce que dit le sage, que la folie est liée a nôtre cœur, & que *la verge du châtement la fait éloigner de nous.* Supportons en patiemment les coups, Mes Freres; puis qu'ils nous sont si salutaires, & qu'avec cette courte douleur, qu'ils nous causent en la chair, ils amandent nostre esprit, & le ramenant de ses egaremens dans les voyes de Dieu. Et au lieu de regimber contre ses éguillons, & d'aigrir nos maux par les vains, & inutiles efforts de l'impatience, imitons la docilité de ceux, dont nous parle icy le Profete, qui *crient au Seigneur* en leur détresse. C'est le vray, & assuré remede de tous nos maux. Car Dieu ne nous frappe, que pour nous détacher de la terre, & pour nous convertir a luy. Ces gens lovés par la bouche du Profete n'eurent recours a aucun des Anges, ni des saints. Ils n'adresserent les cris de leurs prieres, qu'a Dieu seul. Outre que ce remede nous est ordonné expressement par le Seigneur, & icy proposé en exemple par son Ministre, il se trouve encore par effet qu'il fut bon & plein d'efficace. Pratiquons le donc avec assurance; & nous donnons bien garde de l'erreur de ceux, qui dans leurs maladies font des prieres, & des vœux a S^t. Roc & a S^t. Margueritte, & a telles

au-

autres personnes, a qui ils rendent par ce moyen un service, & un hommage, qui n'est deu qu'au Dieu souverain. Sans qu'il se treuve dans les divines Escritures, ni ordre, ni exemple que favorise leur superstition. Il n'en est pas de mesme de l'aide des medecins, & des prieres de nos Pasteurs, & de nos amis, dont j'avoüe qu'il nous est permis d'employer le secours en telles occasions; parce que nous vivons en semble, leur parlant & les oyant, l'on ne peut nullement prendre la demande, que nous leur faisons de ces assistances, pour autre chose, que pour un office de la charité mutuelle, que nous nous devons les uns aux autres; au lieu que prier une personne absente, & avec laqu'elle vous n'avez nul des cominercs de cette vie, est evidemment un service religieux, qui suppose en celuy, a qui vous l'adressés, quelque espece de divinité pour ouir vos vœux nonobstant son absence, & pour vous tirer de vos maux par une puissance surnaturelle. Encore ne faut il pas attacher aucune partie de nôtre fiance aux causes secondes, que nous emploions; mais la mettant toute en Dieu, n'attendre d'elles, que des effets, qui ne nous peuvent servir, qu'autant qu'il les benira. A sa pour en avoir usé autrement, n'ayant point recherché l'Eternel, mais les medecins pour la guerison de sa maladie, fut frustré de son esperance; comme nous le raconte l'Escriture. L'auteur de l'Ecclesiastique parle tres-

2 Chro.
16. 12.

sagement de l'ordre de ces devoirs; *Quand tu seras malade* (dit il) *ne sois paresseux de prier Dieu, & il te guerira. Ayes les mains droites, & rejette les offenses, & purge ton cœur de tout peccé. Puis donne lieu au medecin: car le Seigneur l'a créé.* Mais comme le Profete nous instruit a ne prier que Dieu en nos maux; aussi nous enseigne-t-il a luy donner, si nous guérissons, toute la gloire de nôtre delivrance, & a dire de tous ceux qui relevent de quelque grande maladie, *que Dieu a envoyé sa parole, & les a gueris, & rachetés de leurs tombeaux.* Car c'est la parole qui fait tout, & sans elle nul des moyens humains, ou naturels, ne peut avoir aucune efficace. Et comme Moïse disoit, que l'homme ne vit pas de pain seulement, mais de toute parole, qui procede de la bouche du Seigneur; aussi devons nous confesser tout de mesme, que l'homme ne s'entretient, ni ne se remet point en santé, par la seule medecine, de quelque espece ou nature quelle soit, mais par la parole de Dieu, qui influë a chaque chose tout ce qu'elles ont de force, ou de vertu. Ce sont les principaux points, que nous apprend la deuxiesme partie de ce texte. La troisieme nous ordonne en suite de ce saint, & religieux sentiment, de consacrer au Nom d'un si bon & si puissant Seigneur une vie, que nous tenons de sa seule grace, & de ne pas oublier, comme tout la plus part, apres nôtre delivrance, les vœux, que nous luy avons faits

f f

durant

450 *Pseaume CVII. Vers. 17. 18. 19. &c.*

durant nôtre détresse, mais le benir, & le glorifier, & luy presenter continuellement, non des animaux (comme on faisoit autresfois) mais nos corps, & nos esprits, couronnés de nos louanges, & de nos remerciemens, en sacrifices vivans, saints & plaisans a Dieu, qui est nôtre raisonnable & Euangelique service, avec des cœurs pleins de ce contentement, & de cette joye inenarrable & glorieuse, que son Fils Jesus y respand par l'assurance de sa grace, & l'esperance de sa gloire.

A M E N.

SER-